



LE TADJ-MAHAL

—K. Brown

familles entassées, dans une puanteur suffocante. Des adultes aux santés uniformément débiles et des enfants incroyablement maigres tâchaient d'y survivre au jour le jour. Avouerais-je que, par la suite, nous nous habituâmes quelque peu à ce spectacle. C'est qu'en Orient on a besoin de se cuirasser contre sa sensibilité. D'autre part, je ne pouvais m'empêcher de constater qu'il n'y avait là rien d'aussi terrible, d'aussi désespérant que les taudis des grandes villes européennes. Même dans cette malpropreté abjecte, le regard était captivé par des touches de couleur, de beauté, de grâce, par une lumière éclatante et des ombres profondes. Les rapports humains y paraissaient empreints de chaleur, de sérénité, d'acceptation sans récrimination d'une vie, certes dégradée du point de vue physique, mais qui n'est qu'une étape dans une longue série de renaissances. Il reste qu'on ne peut guère se représenter exactement cette misère sans l'avoir eue sous les yeux; ni les récits de voyages ni le cinéma ne suppléent à la perception directe, physique, des conditions dans lesquelles des millions et des millions de personnes sont forcées de subsister en Asie. C'est un spectacle qui fait mieux comprendre le plan de Colombo et les divers programmes d'assistance technique.

Pays de violents contrastes

L'autre face du diptyque, — car il y a toujours un second aspect dans ce pays de violents contrastes, — c'est le Tadj-mahal au clair de lune, blanche féerie suspendue parmi les étoiles du ciel velouté, plus éthérée encore que dans sa pure beauté du jour; c'est la ville abandonnée de Fatehpour-Sikri, avec ses